

NOUVEAUTÉ

FRITZ KREISLER

1875-1962

« Hommage à Fritz Kreisler ».

21 Pièces originales et arrangements.

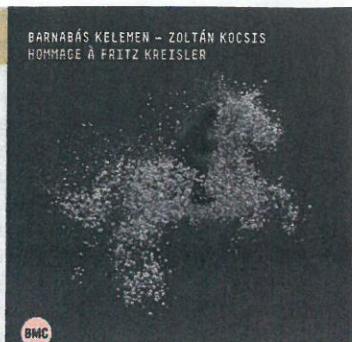
Barnabas Kelemen (violin), Zoltan Kocsis (piano).

BMC. Ø 2016. TT : 1 h 15'. Notice en anglais et hongrois.

TECHNIQUE : 3,5/5

Enregistré au studio Phoenix de Diosd (Hongrie) en août 2016 par Janos Bohus. Duo équilibré avec deux plans très distincts : un piano légèrement en retrait à droite laisse le premier plan à un violon très présent. Timbres plaisants.

Aussi curieux que cela puisse paraître, c'est au grand pianiste hongrois Zoltan Kocsis que l'on doit l'initiative originale de ce récital. En écoutant cet ultime disque, gravé quelques semaines avant sa mort, on réalise très vite que cet « accompagnateur »-là n'est pas ordinaire, et qu'il a pris un malin plaisir à mettre en lumière le moindre détail des parties de piano, habituellement tenues dans l'ombre de l'archet. Kocsis, après avoir rappelé que Kreisler fut lui-même un maître du clavier, souligne dans son passionnant texte de présentation à quel point ces parties prouvent sa science profonde de l'instrument et combien elles nécessitent de travail pour être dignement servies. Précisant au passage que cela n'a pas été souvent le cas !



A le lire et à l'entendre, on en oublierait presque le violon de Barnabas Kelemen, pourtant divinement maîtrisé (*Tambourin chinois, Récitativ et Scherzo-caprice*). La vivacité de son jeu, la luminosité de ses timbres sont un régal de chaque

instant. En explorant les principales sources d'inspiration de Kreisler, Kelemen et Kocsis s'amuse (*Liebesfreud*), cherchant de toute évidence à servir le plus sincèrement du monde la mémoire de leur grand aîné (*Schön Rosmarin*), avec une liberté qui aurait conquis l'auteur (*Syncopation, Toy Soldier's March*), usant du juste-ce-qu'il-faut d'effets sans jamais dévier du bon goût (*Schön Rosmarin, Rondino*). Que ce soit avec tendresse (*Indian Lament, Andante cantabile, Liebesleid*), avec humour (*Marche miniature viennoise, Gypsy Caprice*) ou en bombant le torse (*La Gitane*), les deux artistes sont mûs par une complicité sans précédent dans ce répertoire. Quant au grand Fritz lui-même... Kocsis rappelle que le violoniste, dans ses propres enregistrements, fut toujours entouré d'accompagnateurs « modestes » et jamais, hélas !, de son partenaire de sonate, Rachmaninov. Merveilleux disque testament, qu'un magicien du piano offrait, contre toute attente, au roi des violonistes.

Jean-Michel Molkhov

jeune prince, et une certaine sensibilité. La banalité de Jaewon Yun se fait oublier tant la nymphe Eucharis est ici secondaire, curieusement. L'attention constante à la rhétorique et le caractère rugueux du vétéran Markus Schäfer s'imposent alors, malgré l'italien rude et la manière abrupte. Mais que dire d'une Calypso inoffensive, et même rudimentaire ? Plus encore qu'une voix aigrement mesquine, sans largeur du geste et quasi sans corps, c'est la défaite du verbe qui navre, à commencer par les fautes de prononciation. La rencontre de la déesse avec Télémaque fait entendre une concierge demandant son nom au visiteur, l'infirmité régnant à la fois sur la déclamation tragique, l'ironie, les transports de la passion, la solennité invocatoire et bien sûr la terribilité du monologue final, pourtant loin encore de ce que Mayr réalisera dans *Medea in Corinto*. Calypso résume au moins la question pour le fils d'Ulysse : « Ah, cruelle fatalité ! »

Jean-Philippe Grossperrin

Nicolas Medtner

1880-1951

Concerto pour

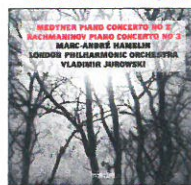
piano n° 2. Rachmaninov :

Concerto pour piano n° 3.

Marc-André Hamelin (piano), London Philharmonic Orchestra, Vladimir Jurowski.

Hyperion. Ø 2016. TT : 1 h 22'

TECHNIQUE : 4,5/5



Le temps n'est pas si lointain où aucun concerto de Medtner n'était disponible sur disque. Les enregistre-

ments du compositeur n'avaient pas été réédités par Emi tout au long des années 1960, 1970 et 1980 : ils le sont dorénavant par Melodiya et par Testament. Mais les choses ont bien changé : Geoffrey Douglas Madge avec Ilya Stupel (Bis), Geoffrey Tozer avec Neeme Järvi (Chandos), Konstantin Scherbakov avec Igor Golovschin et Vladimir Ziva (Naxos), Yevgeny Sudbin avec John Neschling, Grant Llewellyn et Andrew Litton (Bis) ont chacun publié une intégrale en CD, tandis que Tatiana Nikolaïeva enregistrait pour Melodiya le *Concerto n° 1* vingt ans après le 2^e (1961, déjà avec Evgeni Svetlanov). Et que Nikolai Demidenko gravait les 2^e et 3^e avec Jerzy Maksymiuk (Hyperion)... En attendant, ces œuvres sont toujours absentes des concerts dans l'Hexagone. Marc-André Hamelin et Vladimir Jurowski ont choisi de s'en tenir à la

suggestion, la transparence. Si cette optique réussit à la délicate *Canzonetta des Années de pèlerinage*, aux mystérieuses complaintes des *Nuages gris*, au début apaisé de *Spazializio*, elle est susceptible de laisser ailleurs l'auditeur sur sa faim. Gretchen manque de sens dramatique, les transcriptions de *Tristan* paraissent désincarnées, le *Sonnet CIV de Pétrarque* ne s'enflamme guère. Imogen Cooper est en outre desservie par une sonorité un peu sèche, presque dure par moments. Jérôme Bastianelli

Johann Simon Mayr

1763-1845

Telemaco.

Siri Karoline Thornhill (*Telemaco*), Andrea Lauren Brown (*Calipso*), Jaewon Yun (*Eucari*), Markus Schäfer (*Mentore*), Katharina Ruckgaber (*Prêtre de Vénus*), Niklas Mallmann (*Prêtre de Bacchus*), Chœur Simon Mayr, *Concerto de Bassus, Franz Hauk*. Naxos (2 CD). Ø 2015. TT : 2 h 16'.

TECHNIQUE : 3/5



La vogue énorme du *Télémaque* de Fénelon aura certes produit chez Balzac le papier peint de la pension Vau-

quer, mais aussi toute une série de réalisations pour le théâtre musical, le plus souvent centrées sur l'épisode violent de l'île de Calypso – ainsi de la tragédie lyrique de Destouches (1714), du *Singspiel* de Hofmeister sur un livret de Schikaneder (1795) ou de ce *Telemaco* vénitien (1797), antérieur donc au premier grand succès de Mayr (*Ginevra di Scozia* en 1801) mais consécutif à *Saffo*, déjà enregistrée par Franz Hauk avec la plupart des chanteurs ici distribués (cf. n° 644).

Cette première au disque – la cote en tient compte – contribue à documenter les aventures de l'opera seria entre Mozart et le premier Rossini : tempête orchestrale (un peu répétitive), virtuosité rare, priorité à la tendresse pathétique pour le rôle-titre (le castrat Crescentini à la création)

mais aussi à la déclamation, scènes culturelles (Vénus oblige) et ballet d'esprit néoclassique, airs avec chœur, duos et trios animés. Singulier est le poids dramatique et doctrinal, fidèle au roman-source, de Mentor, personnage parfois escamoté à l'opéra mais gratifié par le librettiste Sografi de moments saillants, en particulier au dernier acte face au héros amolli. C'est ce rôle de ténor qui capte ainsi avec Calypso (soprano central) la véhémence du discours musical, conformément à la noblesse de style fameuse des deux créateurs, Matteo Babbini et Giuseppina Grassini. Et c'est là qu'est l'écueil, une fois de plus. La faiblesse d'un orchestre timide, peu doué pour le panache ou l'atmosphère (marche lugubre au II), aux cordes scolaires, aux syncopes hésitantes, est une chose. Mais la distribution est en majeure partie fade et inadaptée aux impératifs de cette esthétique. Exceptons Siri Karoline Thornhill, qui a défaut d'avoir toute la souplesse et la chair désirables, offre un timbre plausible pour un